

Lettres québécoises

Ce que disent les mots / Contes d'amour et d'enchantement du Québec. Présentation, choix des contes et textes de liaison d'André Vanasse; interprétation par Jean Faubert et Ghislaine Paradis, Montréal, Mondia, 1989, 120 p. (recueil et 3 cassettes), 29,95\$. / Ce que disait Alice de Normand de Bellefeuille, Québec, L'instant même, 1989, 168 p., 14,95\$.

Diane-Monique Daviau

Numéro 55, automne 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/39130ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D. (1989). Ce que disent les mots / *Contes d'amour et d'enchantement du Québec*. Présentation, choix des contes et textes de liaison d'André Vanasse; interprétation par Jean Faubert et Ghislaine Paradis. Montréal, Mondia, 1989, 120 p. (recueil et 3 cassettes), 29,95\$. / *Ce que disait Alice* de Normand de Bellefeuille, Québec, L'instant même, 1989, 168 p., 14,95\$.. *Lettres québécoises*, (55), 26–27.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

par Diane-Monique Daviau

CE QUE DISENT LES MOTS

Contes d'amour et d'enchantement du Québec. Présentation, choix des contes et textes de liaison d'André Vanasse; interprétation par Jean Faubert et Ghislaine Paradis, Montréal, Mondia, 1989, 120 p. (recueil et 3 cassettes), 29,95\$.

Ce que disait Alice de Normand de Bellefeuille, Québec, L'instant même, 1989, 168 p., 14,95\$.

Tous les textes présentés ici, bien qu'il s'agisse de contes et de nouvelles, sont profondément «irrésumables». Voilà d'ailleurs la seule et unique chose qu'ont en commun les *Contes d'amour et d'enchantement du Québec* et le recueil de nouvelles de Normand de Bellefeuille intitulé *Ce que disait Alice*. Mais bien sûr, ce n'est pas pour les mêmes raisons que ces contes et nouvelles se laissent si difficilement résumer.

Des *Contes d'amour et d'enchantement du Québec*, il faut d'abord dire qu'il s'agissait là d'un projet d'envergure : offrir un livre, des illustrations, trois cassettes totalisant 190 minutes d'écoute, un texte de présentation, dix contes s'échelonnant sur un siècle et demi, dix chansons, dix intermèdes, une musique originale, le tout interprété et présenté d'une façon impeccable.

Le choix des contes a été effectué par André Vanasse à qui l'on doit également le texte de présentation ainsi que les textes servant de liens entre les contes et les chansons. Ghislaine Paradis et Jean Faubert prêtent leur voix à ces contes qui forment une véritable petite anthologie du récit de l'envoûtement amoureux, et Ghislaine Paradis, de plus, interprète avec beaucoup de sobriété ces chansons émouvantes que l'on connaît pour la plupart depuis longtemps, mais que l'on redécouvre ici grâce à l'interprétation qui en est faite : «La Manikoutai», «Ton visage», «La Fille de l'île», «Bozo» et «Soir d'hiver» retrouvent dans la voix de Paradis une fraîcheur et une force d'évocation surprenantes. Les autres chansons, moins connues ou moins vieilles, sont aussi très belles (elles sont de

Claude Dubois, Stéphane Venne, Jacques Blanchet, Lavoie/DeShaime et Vigneault/Toupin), et toutes contribuent à aérer l'ensemble, se présentant davantage comme des illustrations que comme des doubles des contes.

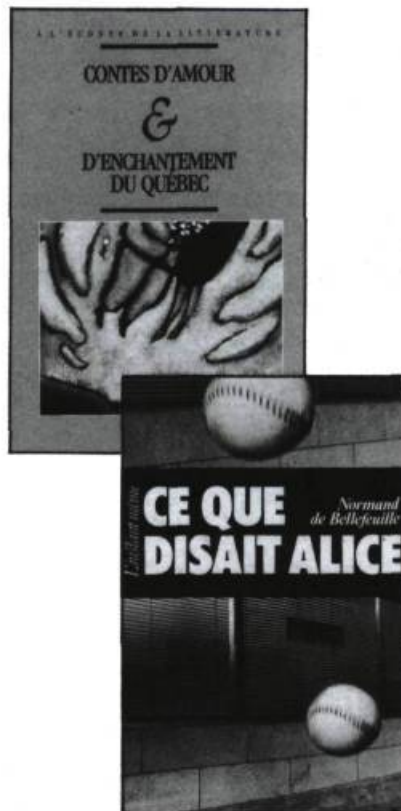
Dans l'autre sens, on pourrait dire que les textes de liaison insérés entre les contes et les chansons resserrent admirablement bien la construction et la rendent étonnamment harmonieuse. Le tout glisse et coule tellement bien qu'on ne voit pas le temps ni les mots passer. Soudain, on constate avec surprise qu'il y a plus de trois heures déjà qu'on écoute et qu'on lit, qu'on se sent bien, que la dernière cassette s'achève et qu'on vient de tourner l'une des dernières pages du recueil. On le regrette. On est heureux d'avoir (re)découvert tous ces contes qui racontent «la destinée belle et tragique des amants appelés à mourir de désir et

d'amour». D'avoir été transportés avec autant de talent du côté de l'amour «qui tue ou qui rend fou».

Dans sa présentation, très justement intitulée «Oiseaux de verre et bateaux ailés», André Vanasse souligne la récurrence, d'un texte à l'autre, de certains archétypes que je fus en effet étonnée de retrouver dans des contes que parfois plus de cent cinquante ans séparent. Les symboles aquatiques et aériens se succèdent, se relaient; l'image de l'oiseau qui s'élève dans le ciel et celle de l'amoureux qui se noie dans son chagrin reviennent sous différentes formes, variantes aussi convaincantes les unes que les autres, puisque l'amour semble en effet toujours revenir à l'une ou l'autre de ces variations : l'amour est quelque chose qui transporte, fait s'envoler, s'élever, ou alors (il faudrait souvent dire : et ensuite) c'est ce qui provoque un déluge de larmes, fait couler à pic, fait faire naufrage.

Voilà aussi pourquoi ces contes s'avèrent finalement très difficilement «résumables» : ce sont des histoires d'amour «qui tue ou qui rend fou», tout simplement, des histoires qui à la base se ressemblent comme des sœurs. Ce qui fait qu'on n'a jamais une impression de répétition, c'est que les contes rassemblés ici sont l'œuvre d'écrivains au style très personnel. Cette éternelle histoire d'amour «qui tue ou qui rend fou» est racontée chaque fois avec des mots uniques, un rythme différent, des couleurs et des silences qui ne laissent pas d'étonner, de ravir et d'émouvoir. Ici, c'est la manière qui compte.

Le plus vieux de ces contes date de 1837, c'est «L'Étranger» de Philippe Aubert de Gaspé. Le plus récent : «La Roseraie» d'Esther Rochon (1987). Entre les deux, les très beaux textes de Marie José Thériault («Elle passait sur le pont de Tolède, en corset noir»), Anne Hébert («La Robe corail»), écrit — comme le temps file! — il y a déjà cinquante ans), Pierre Chatillon («Suzelle et le vent»), Roch Carrier («La Jeune Fille») a déjà un





André Vanasse



Normand de Bellefeuille

quart de siècle!), Félix Leclerc («Le Hamac dans les voiles»), Honoré Beaugrand («Macloune», publié au début du siècle), Yves Thériault («La Fleur qui faisait un son», qui approche aussi du demi-siècle) et Vigneault («Le Zèbre», dont je me suis demandé au début ce qu'il faisait là... Mais je crois, finalement, qu'il explicite, en quelque sorte, qu'il «résume» — en quelques phrases — les neuf contes d'amour précédents). Des contes d'envoûtement, envoûtants, émouvants. Ce que disent ces contes, ce que disent les mots, c'est qu'il existe une sorte d'amour dont nul, jamais, n'est totalement à l'abri, un amour qui transfigure, défigure, un amour qui transporte, qui rend fou ou qui tue. Et ils le disent admirablement bien.

* * *

Chez de Bellefeuille aussi, ce que disent les mots est très simple, tellement simple qu'on ne peut pas parler de ces textes, de ce qu'ils racontent. On peut tout au plus parler de la manière dont ils disent ce qu'ils disent.

Il y a eu la plupart du temps — dirait-on — un souvenir, de temps à autre une observation, une constatation ou alors un souhait, et l'auteur en a fait un texte, tout petit, bien ficelé, une petite prose bien écrite, bien travaillée dont chaque phrase contient des mots qu'on dirait huilés à la perfection pour s'emboîter les uns dans les autres sans que rien ne dé passe, ne pendouille, ne dérange, des phrases complexement construites où la ponctuation joue un rôle essentiel.

Les souvenirs qui ont déclenché *Ce que disait Alice* sont d'une espèce que tout le monde connaît : qui n'a pas eu, dans l'enfance ou à l'adolescence, cette manie

de dénombrer les choses, qui n'a pas été obsédé par un mot à prononcer ou au contraire à éviter, qui n'a pas été troublé par la dent en or d'une grand-mère ou d'un vieil oncle, qui n'a pas été, une fois dans sa vie, confronté à deux mots qui se ressemblent et qu'on confond constamment? Tout le monde a eu un jour ou l'autre le sentiment de commettre une infidélité en changeant, sans raison importante, de restaurant préféré. Tout le monde a dû un jour poser devant la caméra «en faisant semblant de» : faisant semblant de rire, de jouer de l'accordéon, de fumer un cigare, de boire du vrai vin. Tout le monde connaît le drôle de petit sentiment qu'on ressent devant une vieille clef dont on ne sait plus ce qu'elle sert à ouvrir ni même si on l'a déjà su mais qu'on n'ose pas jeter. Qui ne se souvient pas de ces fameux abris nucléaires domestiques qui se sont construits, bien discrètement, au début des années soixante, et de cette impression bizarre qu'on avait quand on découvrait que quelqu'un de son entourage ou alors telle vedette s'en était construit un?

Qu'il s'agisse de souvenirs ou de réflexions sur des événements quotidiens, apparemment sans grande importance mais qui, si on s'y arrête quelques secondes «de trop», font basculer l'univers du côté où plus rien ne tient, la plupart de ces textes m'ont plu, plusieurs m'ont remuée et je crois que *Ce que disait Alice* est un petit livre touchant et bien écrit qu'on ne peut pas regretter avoir lu. À quelques exceptions près cependant — «La guerre de 89» est à mon avis la plus belle exception — je n'affirmerais jamais que nous avons affaire ici à des nouvelles. Il leur manque pour cela quelque chose... que nous avons encore

bien du mal à définir. Nous ne savons pas encore très bien ce qui fait d'un texte, sans l'ombre d'un doute, une nouvelle, mais les proses rassemblées ici me semblent plus près du souvenir, de l'anecdote, elles ont quelque chose qu'on ressent comme étant très autobiographique et qui étouffe un peu les textes — en tant que nouvelles, évidemment. Autrement, il n'y a rien à redire à ces textes. Ce qu'il leur manque, c'est peut-être cette sorte d'«élargissement» qu'apporte à une nouvelle tout le travail de transposition ou la plongée profonde dans la fiction. La construction très répétitive de bon nombre des textes du recueil donne aussi parfois l'impression d'un patron appliqué sur le souvenir ou l'observation pour en faire coûte que coûte une nouvelle : on en vient par exemple à être étonné lorsque le dernier paragraphe du texte n'est pas la reprise intégrale du premier paragraphe.

J'aurais compris qu'on décerne un prix à ce recueil pour la finesse du propos, la qualité de l'écriture, mais je m'étonne un peu qu'il ait reçu un prix de la nouvelle. Si je n'avais pas su qu'on lui avait attribué un tel prix, c'est dans un tout autre esprit que j'aurais abordé ce livre : je n'aurais pas, comme ce fut le cas, attendu de ces proses qu'elles soient le meilleur exemple possible de ce qu'est une nouvelle et j'aurais pleinement savouré chaque petit texte uniquement pour ce qu'il est, et c'est déjà beaucoup : un souvenir, une réflexion déroutante, le démontage d'une mécanique, la remise en question d'une idée reçue, un jeu — parfois troublant — avec les mots, ceux des autres, ceux d'Alice, un travail de mise à nu des mots dont on peut, dont on doit se servir pour parler avec justesse des mots des autres. □